

PER
C-1016 [S

LE CYCLOPE,

Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille.

I. P. NORMAND, Propriétaire.

FEUILLETON

DU

CYCLOPE.

LAURA HIRMANN

OU

LES BRIGANDS DU HARTSWALD

LA MAISON DU BUCHERON.

(Suite.)

Et tandis que Gerfrutz s'occupait de tirer encore de son fagot quelques rameaux pour alimenter son feu, Martha se mit à lever le couvercle d'un large et grand pot de terre à moitié enfoncé dans les cendres : aussitôt il se répandit dans la chambre une humide et chaude fumée emportant avec elle une délicieuse odeur de jambon. L'effet produit par un tel parfum sur l'estomac affamé du jeune homme ne peut guère être apprécié que par ceux qui, après avoir franchi, durant toute une journée, montagnes, vallées et ravins, ont été, sur le soir, conduits comme Moritz par une main protectrice et invisible, sous le toit d'une cabane où la Providence s'est montrée très généreuse à leur égard en leur offrant une part de la nourriture du pauvre. La paysanne déposa sur la table, entre un gros pain de seigle dans lequel chacun enfonça son couteau à sa fantaisie, et un cruchon plein d'une bière écumante, qui, par les soins du bûcheron, ne tarda pas à remplir chaque verre jusqu'au bord.

Pendant ce souper, le babil infatigable du petit Karl ne laisse pas le temps à d'autres nuages de tristesse de remonter au front du jeune étranger, toujours l'oreille tendu au bruit de l'ouragan, l'enfant craintif parla tant des grosses voix des loups de la forêt, et surtout du méchant homme dont on venait de recevoir la visite, que l'imagination de Moritz, finit par croire aussi à la férocité des loups du Hartswald, et aux brigands plus ou moins redoutables qui pouvaient, la nuit, en parcourir les

sentiers escarpés et solitaires. Du reste, de telles idées se trouvaient en parfaite harmonie avec cette nuit si pleine de désordre et de menaçantes colères : la neige ne cessait de battre à flots pressés les contrevents et la porte, et des rafales furieuses, arrivant du fond de la forêt, venaient avec de lugubres mugissements continuellement se heurter au toit de la chaumière toute trémillante de leur étreinte. On eût cru que ce chétif abri de la pauvreté et de la félicité humaines allait avec ses habitants être emporté comme un atome par l'aile de la tempête.

Au milieu de ces tourmentes, et vers la fin du souper, Karl saisit subitement le bras de son père, et s'écria :

— Oh ! écoutez, papa !..... il y a encore quelqu'un sur le chemin.

Chacun fit silence et écouta.

— Je crois que le petit a raison, dit bientôt Gerfrutz ; il me semble entendre la voix d'un homme.

Il courut ouvrir la porte, et il aperçut dans le chemin de la forêt un cavalier qui, poussant des cris d'impatience contre sa monture effrayée par l'impétuosité de l'ouragan, ne pouvait parvenir à la faire avancer d'un pas.

Il s'approcha de cet individu.

— Vous feriez, lui dit-il, de laisser à votre cheval le temps de se calmer.... Arrêtez-vous chez moi... peut-être dans un instant n'aurez vous plus à lutter contre cette neige et ce vent horribles.

— Votre conseil est sage, mon ami, et je dois le suivre, répondit le cavalier en entrant dans la cour.

Il descendit de sa monture, qu'il mena sous un espèce de hangar où il l'attacha ; puis ayant secoué la neige amoncelée sur un long manteau qui le couvrait de la tête aux pieds, il pénétra dans la maison. A son apparition, Martha se leva.

— Que personne ne se dérange ! dit-il.... Continuez tous, je vous prie, tranquillement votre repas, ou je reprends aussitôt ma route.

(A continuer.)

Littérature Canadienne.

LA CHASSE AUX INDIENS

ou

EUGENIE RETROUVEE.

— 133 —

(INÉDIT.)

CHAPITRE IER.

LA PETITE MAISON DU VILLAGE DE NANTERRE.

C'était à la fin d'une de ces magnifiques journées d'été, où le soleil verse sur la terre ses rayons les plus bienfaisants, où l'atmosphère rempli de vapeurs tièdes et de parfums odorants nous fait respirer abondamment une substance aérienne qui nous donne une vie nouvelle.

La campagne commençait à prendre une teinte sombre sous les flots envahissants du crépuscule, et les arbres de la forêt, pareils à des fantômes errants, se balançaient lentement, effleurés par une brise légère. Des nuées d'oiseaux fendaient l'air à tire d'ailes et regagnaient en chantant leurs petits nids de mousse.

Partout régnait déjà le silence le plus profond, partout on n'entendait que le bruit lent et monotone du vent contre quelque obstacle qui le dérangeait dans sa route..... Pas une voix humaine n'osait percer ce voile de mystère ! pas une voix de femme n'osait récréer l'âme par quelque chant national ou touchant. De tous côtés le silence majestueux de la nature !

Le village de Nanterre commençait alors à s'illuminer d'un nombre infini de feux brillants que l'on voyait scintiller à travers les fenêtres, et les masses sombres des édifices, se dessinaient à demi, éclairées par des lueurs indécises.

L'extrémité ouest du village, où sont bâties une foule de petites cabanes, refuge des gens pauvres de la place, commençait elle aussi à percer l'obscurité de ses feux tremblotants.